

maîtrisée au sein de la zone euro risquerait ainsi de grignoter les pensions tributaires des dites économies.

*Christiaan Berendsen
(Fr. U. Deswaele)*

HISTOIRE

Les relations belgo-néerlandaises de Samuel Champlain

Des marchands flamands et néerlandais furent impliqués dans les toutes premières entreprises transatlantiques de pêche à la morue, de chasse à la baleine ou au morse, de commerce des fourrures et de commerce de ravitaillement. Les relations belgo-canadiennes et néerlandaises remontent ainsi à plusieurs siècles. Les activités françaises d'outre-mer à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle étaient intimement liées au monde flamand / néerlandais de la banque, des assurances maritimes, des investissements, des contrats d'hypothèque à la grosse aventure et des manufactures d'armes. Ne perdons pas non plus de vue l'importance des Quartiers flamands dans les plus grands ports français de l'Atlantique. A Brouage, par exemple, la ville natale de Samuel Champlain, la famille Van Tweenhuysen figurait en bonne place dans le commerce du sel avec les entreprises de pêche de la Baltique et de Terre-Neuve.

Samuel Champlain se rendit en Amérique du Nord pour la première fois en 1603, pour y servir les intérêts du commerce de la fourrure. Il était accompagné de François de Pontgravé, qui était financé en partie à Paris par Mathijs Duysterloo. Les Duysterloo étaient une famille anversoise établie à Amsterdam. Mathijs avait épousé une Jabach de Cologne, un mariage non sans importance. Le grand-père de son épouse, Eberhard Jabach II, et son frère Johann Jabach, deux membres actifs du commerce de la Ligue hanséatique au départ d'Anvers, avaient fondé le réseau financier le plus puissant d'Europe occidentale. La firme Jabach et C^{ie} était connue comme étant les *Fugger* occidentaux. Eberhard

Jabach III, quant à lui, déménagea à Cologne, d'où il dirigea ensuite les affaires financières de la compagnie. Basé à Paris, son gendre Mathijs Duysterloo n'investissait pas seulement dans le commerce des fourrures canadiennes au profit de la compagnie, mais agissait également comme acheteur pour le compte des chapeliers parisiens, qui avaient le monopole sur le processus de feutrage des peaux de castor de premier choix venant du Canada. Champlain se trouvait donc au centre de cette vaste toile internationale.

C'est grâce à l'intervention flamande / néerlandaise dans le commerce des fourrures que Champlain put fonder Québec en 1608. En 1606, il avait été conduit à Tadoussac, centre des opérations commerciales du bas Saint-Laurent, par le détenteur de monopole Gua De Monts, par le détenteur de monopole Gua De Monts. Deux des quatre navires de De Monts avaient été interceptés et leurs cargaisons, leurs canons et



Samuel Champlain résiste aux assauts des Iroquois.

affûts saisis par un vaisseau marchand armé, le *Witte Leeuw* (Lion blanc), appartenant à Bernaert Berrewijns et à ses associés. Après que le roi Henri IV eut protesté par la voie diplomatique, les États-Généraux et l'Amirauté néerlandaise dédommagèrent De Monts. De fait, De Monts reçut le monopole du commerce sur le Saint-Laurent pendant l'année 1608, et c'est ainsi que Champlain put retourner au Canada et fonder « l'habitation » de Québec en 1608!

Signalons au passage que De Monts travaillait en partenariat avec un autre Flamand, Corneille de Bellois, qui habitait à Rouen et qui avait soutenu les expéditions de Pontgravé visant à ramener des fourrures de la vallée du Saint-Laurent. Arnout Vogels, grâce à qui le commerce des fourrures fut introduit à Manhattan, ainsi que Lodewicq Vermeulen et Jehan Andries, également de Rouen, investirent dans les différentes expéditions de Pontgravé, ce qui permit à Champlain de conserver son poste à Québec.

En 1613, un partenariat entre des marchands de Rouen et de Saint-Malo dirigés par la compagnie Hans Claesz fit appel aux services de Champlain à Québec. De 1618 à 1620, Champlain se retrouva coincé en France - période qu'il mit à profit pour écrire ses livres - parce que Jehan Vermeulen de Saint-Sébastien et trois partenaires flamands de La Rochelle qui sponsorisaient le commerce de la fourrure refusaient de le prendre à bord. En 1622, Champlain fut engagé par Guillaume de Caën, un associé de Mathijs Duysterloo, de Louis Vermeulen et de Jacob de Moucheron, et membre d'une vieille famille anversoise qui avait mené la migration initiale vers Amsterdam. Il y avait également d'autres relations, mais contentons-nous d'ajouter que, pendant un certain nombre d'années, Champlain confia à Cornelius van der Mur l'entrepôt de Québec. Mathijs Duysterloo alla même jusqu'à acheter une part dans la Compagnie de la Nouvelle France (cent associés) organisée par le cardinal de Richelieu en 1627. Cette part, il la racheta à un membre fondateur au profit de Jabach et Cie. Il est également

possible que l'armement moderne de Champlain, l'arquebuse utilisée si efficacement contre les Iroquois, provienne des fonderies de Guille de Besche de Namur ou de Liège.

Quelques mots au sujet de Champlain, en tant que cartographe. Parmi ses multiples cartes, celle du nord-est de l'Amérique du Nord, qu'il a réalisée en 1611, est la plus remarquable dans la mesure où elle combinait quatre éléments distincts: (i) les explorations arctiques de Henry Hudson telles qu'elles furent rendues sur la carte *Tabula Nautica* de 1613; (ii) les explorations françaises du bassin des Grands Lacs et du *pays d'en haut*; (iii) des informations géographiques amérindiennes sur l'intérieur de l'Amérique du Nord, tracées pour Champlain par des indigènes sur des morceaux d'écorce de bouleau ou sur le sable; (iv) des informations anglaises provenant de la carte de Virginie dessinée par John Smith.

Je m'empresse de souligner que Champlain n'avait rien d'un érudit. Il ne citait jamais les auteurs classiques ni les cosmographes. Il n'apprit jamais aucune langue amérindienne. Il ignorait les débats scolastiques de son époque sur l'origine des indigènes d'Amérique. Il partageait les superstitions propres aux marins de son temps. Il croyait donc aux monstres marins, comme ceux ornant la carte d'Ortelius de 1608, et en identifia un sous le nom du diabolique «Gougou». Il ne disposait pas non plus d'une formation mathématique suffisante en géométrie et en trigonométrie pour comprendre les théories de navigation et les projections sur carte qui commençaient à voir le jour, comme celles de Mercator en 1569. Il acquit ses connaissances de base en topographie alors qu'il était sous-officier au service d'Henri IV, et ses talents de cartographe lui étaient venus de la pratique et d'observations cumulatives effectuées entre 1598 et 1601 tandis qu'il travaillait avec son oncle maternel, Guillaume Allene, en Espagne et dans les Indes occidentales. Les Néerlandais et les Français ne tardèrent pas à intégrer les informations de Champlain dans leurs propres cartes.

Samuel Champlain fut un «héros» oublié pendant deux siècles, jusqu'à ce qu'un ecclésiastique nationaliste québécois le décrive à la fin du XIX^e siècle comme le «Fondateur catholique» et le «Père de la Nouvelle France». Champlain était un homme pratique dans un environnement étranger, un peu rêveur, voire visionnaire. Comme l'écrit l'historien Hubert Deschamps, il était un «grand initiateur» qui posa les modestes fondations d'un grand avenir.

Cornelius J. Jaenen
(fr. Ch. Gerniers)

LITTÉRATURE

Au lointain, Van Gogh traîne les pieds:

Yolande Villemaire

C'est à Amsterdam que Yolande Villemaire (° 1949), romancière, poétesse, née et élevée au Québec, a écrit son huitième roman. En 2003, elle a passé plusieurs mois aux Pays-Bas où elle a ébauché *La Déferlante d'Amsterdam*, un roman court et superbe qui a pour sujet une crise dans la vie d'une jeune femme et qui, par la même occasion, brosse par petites touches d'une grande justesse un tableau de son pays d'accueil.

Villemaire enseigne la littérature dans une école supérieure de Montréal. À l'instar de nombreux écrivains nord-américains, elle organise en outre des ateliers d'écriture et anime des performances de poésie, à savoir des ateliers qui pratiquent aussi bien la lecture que l'écriture. Elle a publié une douzaine de recueils de poèmes, traduits en plusieurs langues, dont a été tirée une sélection intitulée *D'Ambre et d'ombre* (2000). Dans son avant-dernier roman, *Des petits fruits rouges* - un journal réunissant de multiples genres littéraires - un professeur de littérature se débattait avec des questions sur ses origines. Et récemment, une de ses œuvres est parue pour la première fois en néerlandais, *Het Minneschild* (L'Armure), traduit par Désirée Schyus pour un numéro à thème de la revue littéraire flamande *Deus ex Machina*, qui est consacré au Québec (1).

Villemaire fait partie de celles que l'on appelle



affectueusement «les Filles d'Anne Hébert»: des femmes écrivains qui, dans le sillage de la plus grande femme de lettres du Québec, se sont frayé une voie vers le grand public. Villemaire a fait ses débuts dans les années 1970, tout comme ses consœurs, à l'époque où le Québec s'est métamorphosé avec une rapidité fulgurante, passant de l'état de société fermée, dominée par l'Église catholique romaine, à celui de communauté plus ouverte et démocratique, avec séparation de l'Église et de l'État.

Dans *La Déferlante d'Amsterdam*, la peintre Miliana Tremblay, alter ego de Villemaire, séjourne quelque temps à Amsterdam pour y préparer une exposition de ses tableaux. Elle habite dans la maison d'une amie sur le *Herengracht* (le canal des Seigneurs), fréquente *Arti*, la société artistique, fait la connaissance de poètes venus des quatre coins du monde et se rend à la Journée nationale de la Poésie, au *Rode Hoed* (le Chapeau rouge). Elle arrête son regard sur *Het joodse bruidje* (La Fiancée juive),